



**Questes**

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

**20 | 2011**

**Maris et femmes**

---

## Maris et femmes : introduction

Diane Chamboduc de Saint Pulgent et Blandine Longhi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/1816>

DOI : 10.4000/questes.1816

ISSN : 2109-9472

### Éditeur

Les Amis de Questes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2011

Pagination : 12-37

ISSN : 2102-7188

### Référence électronique

Diane Chamboduc de Saint Pulgent et Blandine Longhi, « Maris et femmes : introduction », *Questes* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/1816> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.1816>

---

© Association des amis de « Questes »

## Maris et femmes

### Introduction

Diane CHAMBODUC DE SAINT PULGENT et Blandine LONGHI

Dans la branche X du *Roman de Renart*, un extrait consacré à l'Histoire de l'Ours, de Renart et du paysan Liétart présente le couple inhabituel formé par le riche vilain Liétart et sa femme noble :

Miex valoit que toute la robe  
Au vilain seulement sa guimple,  
Que trové l'avoit fol et simple  
Ne li ose dire ne fere  
Chose qui li deüst desplere,  
Et desus le vilain ert dame  
Por ce qu'ele estoit gentil fame.<sup>1</sup>

Ce cas de couple inversé dans lequel, en contradiction complète avec les modèles sociaux de l'époque, la femme commande à l'homme, nous invite à nous interroger sur le couple marié au cours du Moyen Âge. Le texte souligne bien en effet que le statut social des deux époux continue de peser dans le couple une fois l'union prononcée, ce qui contribue à faire de cette dernière le lieu d'une confrontation et non d'un rapprochement. Ce contre-exemple doit également nous inviter à observer l'ensemble des composantes impliquées dans un mariage, qu'il s'agisse des individus, au premier rang desquels se trouvent les futurs époux, du nouveau couple formé, à la fois objet social et lieu d'une intimité, ou des groupes familiaux concernés, plus ou moins étendus. Cet extrait souligne donc que la question « Maris et femmes » ne se borne pas à examiner les relations conjugales mais permet d'interroger l'histoire de la société dans son ensemble.

---

<sup>1</sup> « C'est de l'ours et du Renart et du villain Lietart », *Le Roman de Renart*, Gabriel BIANCIOTTO (éd.), Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », v. 992-998.

Pourtant, l'historiographie n'accorde pas une large place aux époux. La contraction des unions a fait l'objet de nombreux travaux mais le fonctionnement des couples après le mariage reste un champ d'étude peu approfondi. De même, si l'amour est bien l'un des thèmes de prédilection de la littérature, la fiction préfère généralement au récit du quotidien conjugal la description de la passion naissante ou celle des tourments des amours contrariées. Les œuvres s'arrêtent ainsi souvent au seuil du mariage, la fin du récit coïncidant avec les noces des héros, ou le contournent pour proposer les récits d'amours illégitimes.

En outre, il semble difficile de dégager *a priori* une seule vision cohérente du couple "maris et femmes". Celui-ci évoque une expérience universelle, envisagée ici sous sa forme ritualisée dont les fonctions, les buts, et bien sûr les modalités varient énormément d'un lieu et d'une époque à l'autre, ce qui rend vaine toute ambition de retracer de manière exhaustive la complexité de ses variations temporelles et spatiales au Moyen Âge. Les œuvres littéraires témoignent de cette disparité et portent trace des différentes influences auxquelles les auteurs sont soumis : discours normatifs des théologiens, verve satirique de certains clercs, obsession patrimoniale de la classe aristocratique... Ces idéologies prennent plus ou moins de poids en fonction du genre concerné, faisant considérablement varier la représentation du mariage.

L'intitulé « Maris et femmes », en mettant l'accent sur une pluralité de situations plutôt que sur une image univoque des époux, semble donc s'avérer un point de départ pertinent pour dresser un état des représentations de la conjugalité à la fois dans les études historiques et dans les genres littéraires médiévaux.

## L'apport des sciences sociales

La sociologie et l'anthropologie ont très tôt placé le couple conjugal au cœur de leur analyse. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en effet, Émile Durkheim érige la famille, « le groupe qui est le plus simple de tous et dont l'histoire est la plus ancienne »<sup>2</sup>, au centre des études sociologiques et au fondement du lien social. Pour lui, la famille conjugale, définie comme le couple mari et femme conjoint par une union légale garantie par l'État, est le résultat d'une longue évolution durant laquelle le groupe familial s'est considérablement restreint (du clan à la famille agnatique, à la famille paternelle puis à la famille patriarcale) jusqu'à ne plus comprendre que le mari et son épouse. Le renforcement du mariage, caractéristique des sociétés européennes modernes selon Durkheim, est donc pour lui un corollaire direct de l'affaiblissement de la famille. Dans son esprit, l'étude du couple conjugal ne peut alors se comprendre que dans un contexte contemporain et exclut de fait les sociétés anciennes pour lesquelles il faut au contraire se concentrer sur les structures familiales élargies.

À l'inverse, Claude Lévi-Strauss dans *Les Structures élémentaires de la parenté*<sup>3</sup>, place l'alliance au centre de l'organisation des sociétés et en fait l'atome social élémentaire à partir duquel se déduisent les autres structures sociales. La question des interdits pesant sur les unions (puisque l'on trouve dans toute société des personnes avec lesquelles le mariage est absolument prohibé) et celle du système d'échanges qui se noue lors des mariages<sup>4</sup> forment dans son travail les fameuses structures élémentaires qui permettent ensuite d'expliquer l'ensemble des systèmes sociaux. Ainsi,

---

<sup>2</sup> Émile DURKHEIM, « Introduction à la sociologie de la famille », in *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, vol. 10, Paris, Ernest Leroux, 1888, p. 259.

<sup>3</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.

<sup>4</sup> Claude Lévi-Strauss distingue système d'échange restreint où deux groupes A et B s'échangent les femmes, et système d'échange généralisé où un groupe A donne des femmes à un groupe B qui en donne à un groupe C etc.

c'est à partir de cet héritage de la sociologie et de l'anthropologie que s'est constitué le travail des historiens sur cette question, en particulier pour ce qui concerne la période médiévale.

Le binôme proposé par l'expression « Maris et femmes » invite à s'interroger non pas sur l'institution du mariage elle-même, mais sur les individus qui sont liés par elle, sur les rapports qui les unissent, sur l'alliance qu'ils constituent dans le couple, ainsi que sur les différences qui continuent de les diviser une fois qu'ils sont associés. C'est en tout cas davantage une interrogation sur l'expérience et les pratiques sociales que sur le droit qui doit nous guider dans notre réflexion. La prise en compte de la longue durée doit par ailleurs nous pousser à nous interroger à la fois sur les évolutions que connaissent les relations entre époux tout au long de la période, sur la centralité du couple "maris et femmes" dans les diverses sociétés à l'étude et finalement sur la pertinence de son examen par rapport à celui d'autres cellules sociales comme la famille plus ou moins élargie, le groupe social ou encore le genre.

### **Situation des époux durant le Haut Moyen Âge**

L'historiographie des premiers siècles du Moyen Âge, la plus marquée par l'anthropologie, a fait de la question des rapports entre maris et femmes un des axes majeurs à partir duquel étudier les sociétés des V<sup>e</sup> aux X<sup>e</sup> siècles. Le manque de sources et le fait que celles-ci concernent presque exclusivement les élites ne doivent pas pour autant conduire à mésestimer la richesse de ces travaux que l'on peut organiser schématiquement suivant trois axes d'études principaux.

Le premier concerne le mariage en tant qu'acte social et regroupe les travaux qui se sont intéressés à sa définition juridique, à ses rituels et à l'influence croissante de l'Église sur la question. Il apparaît qu'au Haut Moyen Âge le mariage est principalement influencé par la tradition

germanique, tant dans ses rites que dans sa définition juridique. En effet, alors que le mariage romain ne comprend qu'une étape, celle de l'échange des consentements, le mariage des premiers siècles du Haut Moyen Âge en connaît deux : la *desponsatio*, équivalent des fiançailles, puis la *traditio puellae*, qui constitue le mariage proprement dit<sup>5</sup>. L'influence germanique se lit également dans la variété des formes d'union contractées par les élites. Tandis que les groupes sociaux inférieurs semblent conclure principalement des alliances uniques et permanentes, les classes aristocratiques connaissent différents types d'unions à valeur juridique diverse qui leur permettent de vivre de façon polygame. Les chercheurs se sont à peu près accordés sur le fait que, dans la tradition germanique, on compte ainsi deux formes de mariage en plus du concubinage. La première, appelée *Muntehe*, est caractérisée par le transfert complet et définitif de l'autorité sur la femme, le *mundium*, des mains du père à celles de l'époux, avec de lourdes conséquences sur son patrimoine. Au contraire, la *Friedelehe* voit la femme rester partiellement indépendante de son mari et lui permet de retourner quand elle le veut dans sa famille d'origine. Cette union se distingue du simple concubinage par la remise de la *Morgengabe*, littéralement le « don du matin », qui vient sanctionner la consommation du mariage et donc sa légitimité. Ainsi, par ce système complexe, les hommes des premiers cercles des sociétés du Haut Moyen Âge pouvaient contracter des alliances multiples qui servaient à élargir leur rayonnement social et à développer les liens diplomatiques entre grandes familles aristocratiques. Toutefois, la *Muntehe*, considérée comme l'union la plus légitime, finit peu

---

<sup>5</sup> Dans un premier temps, lors de la *desponsatio*, les familles s'engageaient de manière formelle et contraignante, réglaient les aspects économiques de l'union et échangeaient souvent un anneau. La deuxième étape, appelée *traditio puellae*, voyait la remise de la fiancée à son futur mari. C'est à cette occasion que se faisait le transfert du *mundium* du père au mari, qui offrait à son titulaire l'autorité sur la femme, lui permettait de participer au contrôle de son patrimoine et d'hériter d'elle. C'est également à cette occasion que l'union était consommée.

à peu par l'emporter dans les pratiques et les mentalités, en particulier à partir du IX<sup>e</sup> siècle quand l'Église, à l'occasion de l'affaire du divorce de Lothaire II<sup>6</sup>, la déclare seule union légitime et consacre ainsi son exclusivité et son indissolubilité. Dès le VIII<sup>e</sup> siècle en effet, les théologiens mènent sur la question une intense réflexion qui va porter ses fruits au XII<sup>e</sup> siècle, quand le mariage devient un sacrement. Cette réflexion sur le couple pousse l'Église à insister sur la monogamie, à favoriser l'interdiction de la rupture des unions (qui, à l'époque, prend presque exclusivement la forme de la répudiation des épouses) et le remariage après divorce. Les théologiens font ainsi de l'état marié l'un des trois ordres de la société chrétienne (*l'ordo conjugatorum*) avec celui des veufs et des vierges consacrées, ce qui contribue à sanctifier le mariage. Les clercs carolingiens (comme Jonas d'Orléans à la cour de Louis le Pieux dans le *De institutione laicali*) développent par ailleurs une réflexion sur les relations quotidiennes entre mari et femme en insistant sur la notion de *fides*, supposée définir la nature du lien marital. Sur le plan pratique, cela se traduit par un rapprochement entre la législation civile et la législation ecclésiastique, qui visent l'une comme l'autre à garantir l'unicité et l'indissolubilité des unions, comme en témoigne l'*Admonitio Generalis* de 789<sup>7</sup>. Enfin, l'Église participe à la définition de l'inceste en allongeant la

---

<sup>6</sup> Le second fils de Lothaire I<sup>er</sup> avait été forcé par son père à épouser en 855 Theutberge, la fille de Boson l'Ancien, comte d'Arles. Comme elle ne lui donnait pas d'enfant et que Lothaire II était très attaché à sa *Friedelfrau* Waldrade, il chercha à répudier Theutberge pour pouvoir épouser Waldrade et légitimer les enfants qu'il avait eus avec elle. Malgré le soutien d'évêques locaux qui condamnèrent Theutberge pour inceste avec son frère Hucbert lors d'un concile en 860, Lothaire II se heurta à l'hostilité d'Hincmar de Reims et surtout du pape Nicolas I<sup>er</sup> qui refusa de reconnaître la légitimité de la répudiation de Theutberge, excommunia Waldrade et contraignit finalement Lothaire II à reprendre sa première épouse. L'affaire, qui connut un retentissement international en raison de ses conséquences en terme de succession au trône de Lotharingie, n'était toujours pas vraiment résolue lors de la mort de Lothaire II en 869. C'est à cette occasion qu'Hincmar de Reims composa son *Sur le divorce*.

<sup>7</sup> Il s'agit d'une ordonnance impériale composée de quatre-vingt-deux articles et promulguée en 789 par Charlemagne. Elle s'adressait aussi bien à ses sujets laïques

liste des unions proscrites, ce qui contribue également à définir le cercle familial.

Le deuxième axe de recherche porte sur la dimension économique des unions. Les historiens ont souvent insisté sur la dimension patrimoniale du mariage et ont souligné que, loin de n'engager que deux individus, il unissait à chaque fois de larges groupes familiaux, entre autres par le biais d'échanges économiques complexes, même si, dès le début du Moyen Âge, la cellule conjugale étroite reste l'élément social structurant. Dans la tradition germanique, les donations du mari, au nombre de trois, sont les plus importantes. Le *pretium puellae*, versé au père et à la famille de la mariée, la *Morgengabe*, et la *dos ex marito*, données à la femme, finissent toutefois par s'estomper au profit du douaire. Ce dernier est un versement public fait par le mari au moment des fiançailles à sa seule future épouse légitime<sup>8</sup>. Il constitue en général la base de la survie économique du couple avant que l'époux ou sa femme aient hérité de leurs parents. Il est composé d'une part fixe<sup>9</sup>, souvent indivise, des biens du mari, ce qui permet à l'épouse d'intervenir dans l'ensemble des actes aliénant tout ou partie des biens de son époux. Il arrive donc que la femme dispose par ce biais de biens propres très importants qui garantissent sa survie en cas de veuvage. Toutefois, il semble que peu à peu se soit imposée l'idée que le douaire devait garantir à l'épouse l'usufruit sur les biens de son mari, mais pas la propriété, pour protéger ainsi les biens du lignage de l'époux<sup>10</sup>. L'union reste toutefois l'occasion d'un échange économique largement favorable à la femme, ce qui peut être compensé dans certains cas par le surcroît de

---

qu'ecclésiastiques et visait à réglementer la vie religieuse, intellectuelle et morale de son royaume. Le texte précisait en particulier les interdits liés à la définition de l'inceste par l'Église pesant sur les unions.

<sup>8</sup> La *Morgengabe* reste au contraire un versement privé, effectué au moment de la consommation de l'union, aussi bien à l'épouse légitime qu'aux *Friedelfrauen*.

<sup>9</sup> Cette dernière se monte généralement à un tiers du total des biens de l'époux.

<sup>10</sup> Ainsi, en cas de remariage après veuvage, la femme perdait le plus souvent ce douaire, au profit de ses enfants si elle en avait ou de la famille de son mari décédé.



capital symbolique que l'époux gagne en cas d'alliance hypergamique<sup>11</sup>. Par ailleurs, les biens des deux époux sont généralement gérés de manière commune, ce qui garantit un droit de regard de l'un et de l'autre sur leur totalité. Enfin, il est à noter que les donations faites aux femmes par leur mari ou par leur père portent le plus souvent sur des biens achetés, extérieurs au patrimoine familial. Le cœur de ce dernier est, lui, transmis en ligne masculine, et les femmes ne reçoivent que des parts secondaires ayant une valeur symbolique moindre. Nous pouvons néanmoins souligner la discordance entre cette liberté de posséder détenue par les femmes de cette époque et leur soumission juridique constante au *mundium* de leur tuteur.

Enfin, le troisième axe de recherche porte sur le *consortium* conjugal et considère l'union dans sa dimension quotidienne, tant sur le plan matériel que sentimental. L'union matrimoniale est alors envisagée comme une communauté de vie, morale, sociale et matérielle entre les deux époux. Cette communauté repose sur un partage des tâches<sup>12</sup>, ainsi que sur des sentiments dont la force fonde le couple chrétien. Les *Vitae* de Saints insistent sur cette *dilectio* qui s'oppose aussi bien à l'amour déraisonnable et déréglé qu'au défaut d'amour ou même à la maltraitance. Ainsi, un *consortium* conjugal harmonieux fait de la bonne épouse la conseillère de son mari, quand les unions déréglées voient au contraire les mauvaises femmes encourager leurs époux dans leurs travers<sup>13</sup>.

Ainsi, du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, le mariage monogame et indissoluble tend à s'imposer de plus en plus, en grande partie sous l'influence de l'Église qui œuvre en ce sens depuis le IX<sup>e</sup> siècle et qui réussit lentement à en

---

<sup>11</sup> Ce terme qualifie les mariages où la femme vient d'une catégorie sociale plus élevée que celle de son mari.

<sup>12</sup> L'épouse se voit confier la gestion de sa maison, l'éducation des jeunes enfants et la transmission de la *memoria*.

<sup>13</sup> Nous pouvons bien sûr penser à Frédégonde, la femme de Chilpéric I<sup>er</sup>, que Grégoire de Tours accuse dans son *Histoire des Francs* d'avoir commandité de nombreux meurtres, dont les assassinats du roi Sigebert I<sup>er</sup>, le frère de son mari, en 575, et de l'archevêque de Rouen, Prétextat, en 586.

christianiser la pratique. L'union conjugale devient peu à peu un des fondements de l'ordre social et, dès le IX<sup>e</sup> siècle, on constate dans les *Libri Memoriales* que maris et femmes apparaissent en couple et non plus isolément. L'Église en particulier utilise le mariage et la cellule familiale restreinte pour s'efforcer de réduire l'influence des grands groupes aristocratiques et pour garantir la paix sociale dans des sociétés encore très marquées par la violence privée. Dans cette optique, elle met en valeur le rôle de la femme et exige désormais son consentement pour valider les unions. Parallèlement, le discours ecclésiastique sanctifie le mariage en dressant une analogie de plus en plus forte entre l'union d'un homme et d'une femme et celle du Christ avec son Église. Enfin, le poids des hiérarchies sociales et le renforcement des liens patrilinéaires tendent à favoriser l'homogamie et un contrôle exacerbé des unions.

### **Les principes de l'institution matrimoniale à partir du XII<sup>e</sup> siècle**

Paradoxalement, alors qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle les sources augmentent et permettent d'élargir l'étude de cette question à l'ensemble de la société du Bas Moyen Âge, le problème devient moins prégnant dans les travaux d'historiens. Ainsi, le couple "maris et femmes" est moins fréquemment au centre du propos mais s'intègre le plus souvent au sein d'analyses plus larges se rapportant à cette question. Quelques axes peuvent toutefois être dégagés.

Le premier porte sur le processus de fixation des normes juridiques concernant le mariage, en particulier dans le droit canon. Le mariage est en effet créé comme sacrement à partir du XII<sup>e</sup> siècle à la faveur de la réforme grégorienne, alors que la monogamie et l'indissolubilité des unions ont définitivement triomphé. C'est le théologien parisien Pierre Lombard qui, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, fixe la liste des sept sacrements dans laquelle baptême, confirmation et Eucharistie forment les trois sacrements de

l'initiation chrétienne, et mariage, sacerdoce, pénitence et onction des malades scandent la vie des fidèles. Cette liste est adoptée dès le XIII<sup>e</sup> siècle (le concile de Latran IV de 1215 insistant en particulier sur ceux qui concernent les laïcs) et canonisée au concile de Florence de 1439. Cette évolution est le fruit d'un long processus au cours duquel l'Église s'est peu à peu dotée d'un corpus réglementaire complet, cohérent et unifié dans le prolongement de la réforme grégorienne, et a réussi à imposer le monopole juridictionnel de ses cours, appelées « officialités ». Ces dernières garantissent le respect des règles du mariage chrétien, en particulier celles du consentement mutuel des époux, de l'âge minimal<sup>14</sup>, et de l'empêchement de parenté et d'affinité<sup>15</sup>. Un rituel s'est imposé qui voit d'abord la célébration des fiançailles, puis la publication des bans et enfin l'échange des consentements, souvent hors de l'église et sans prêtre<sup>16</sup>. Enfin, l'union se concrétise par la cohabitation des époux et le partage du repas et de la couche, donc la consommation charnelle.

En ce qui concerne les relations entre les époux, la conception médiévale du mariage repose sur l'idée d'inégalité. L'infériorité de la femme par rapport à son mari est l'un des enseignements principaux contenu dans les discours des théologiens. Les religieux rappellent qu'Ève fut créée de la côte d'Adam et que, si la femme ne doit pas être maltraitée par son mari, elle ne doit pas pour autant devenir la figure dominante du couple. Ces conceptions sont notamment mises en scène dans le théâtre religieux, qui diffuse le message clérical à travers la fiction et constitue un bon témoignage de ce que sont censées être les bases du lien conjugal au

---

<sup>14</sup> Celui-ci est fixé à douze ans pour les filles et quatorze ans pour les garçons, suivant la tradition romaine.

<sup>15</sup> Sont interdites les unions entre parents du quatrième degré canonique, c'est-à-dire jusqu'aux petits-enfants de cousins germains, mais également entre parents par alliance et parents spirituels que sont les filleuls, parrains et marraines.

<sup>16</sup> Ce n'est qu'après Latran IV que l'Église encourage d'une manière de plus en plus systématique les unions *in facie ecclesiae*, imposant la présence d'un prêtre pour garantir la publicité des mariages.

Moyen Âge. Georges Duby dresse ainsi une analyse passionnante du *Jeu d'Adam*, mystère représenté dans le cadre de la paraliturgie de Noël<sup>17</sup>. Les discours que Dieu tient à Adam et Ève permettent d'expliquer ce que devait être, dans le dessein divin, l'association conjugale : un contrat calqué sur le modèle de la relation vassalique<sup>18</sup>. Le Diable, par son discours tentateur, réussit à faire voler en éclat cet ordre des choses. Adam se laisse convaincre par Ève de désobéir à Dieu, commettant alors l'erreur de la considérer comme son égale<sup>19</sup>. Le premier mariage de l'humanité est donc un échec, puisqu'il est marqué par les atteintes que l'imperfection humaine porte à l'ordre divin. Le message adressé au public est que l'égalité ne doit pas être de mise dans le couple et qu'il faut se méfier de la sensualité féminine, source de tous les maux. Aux maris d'appliquer ces enseignements et de rester vigilants.

Les sources judiciaires nombreuses qui nous sont restées pour les derniers siècles du Moyen Âge (en particulier pour le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles) confirment la prégnance de ce modèle. Les registres d'audience, les livres de sentences et de témoins, mais aussi les lettres de grâce ou de rémission et les différents statuts urbains dressent tous un portrait du couple idéal où le mari commande à son épouse et où la femme voit sa minorité juridique refléter sa faiblesse morale, souvent évoquée par l'adjectif *imbecilla*. Non seulement l'épouse doit être représentée par son mari dans les cours de justice, mais il est même parfaitement admis que l'époux use de la force physique pour réprimander une femme récalcitrante. L'idée qui prédomine alors est que seul le respect de l'autorité du mari par sa femme

---

<sup>17</sup> Georges DUBY, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, « XII<sup>e</sup> siècle, II : Littérature », in *Féodalité*, Paris, Gallimard, « Quarto », 1996 (1<sup>ère</sup> éd., 1981).

<sup>18</sup> « Adam aime, e lui tien chier. / Il est marid, e tu sa mullier : / A lui soies tot tens encline / Nen issir de sa discipline ! / Lui serf et aim par bon coraje, / Car ço est droiz de mariage », *Le Mystère d'Adam (ordo representacionis Ade)*, Paul AEBISCHER (éd.), Genève, Droz, 1964, v. 33-38.

<sup>19</sup> « Jo t'en crerra. Tu es ma per », *ibid.*, v. 313.

peut permettre la cohésion du couple, qui, en retour, prouve la moralité de ses membres. La justice se charge donc de garantir cette autorité et va jusqu'à punir les maris qui se laissent gouverner par leur femme<sup>20</sup>. De manière générale, les derniers siècles du Moyen Âge voient un durcissement des contraintes exercées sur les épouses, et sur les femmes en général. Leur pouvoir économique ou politique, pour celles qui sont issues des élites de la société, s'affaiblit au profit de celui du mari : elles apparaissent moins dans les actes juridiques aux côtés de leur époux et, globalement, passent sous le contrôle économique, financier et juridique de ce dernier<sup>21</sup>.

### **Couple, lignage et société**

Le respect des valeurs matrimoniales est d'autant plus important que c'est toute la structure sociale qui est concernée par le fonctionnement des couples. La plupart des études tendent en effet à montrer que l'on ne peut réduire l'équation de l'union à celle du rapport entre l'homme et la femme, mais qu'elle doit être étendue à l'ensemble des parentés engagées dans la conclusion du mariage.

Les rapports entre maris et femmes sont ainsi souvent abordés par les historiens sous l'angle de la démographie et du modèle familial. Toutefois, on constate une fracture profonde entre les milieux aristocratiques, où l'influence du groupe familial étendu reste longtemps très forte malgré les attaques répétées de l'Église à son endroit dès le XI<sup>e</sup> siècle, et le reste de la société où la famille dite nucléaire s'impose beaucoup plus tôt. Par ailleurs, les études historiques insistent généralement sur une disparité des espaces à

---

<sup>20</sup> Elle peut leur infliger, par exemple, l'humiliation de la chevauchée d'un âne.

<sup>21</sup> Cf. Nicole GONTHIER, « Les rapports du couple d'après les documents judiciaires à la fin du Moyen Âge », in Josiane TEYSSOT (dir.), *Le Mariage au Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Actes du Colloque de Montferrand du 3 mai 1997, Clermont-Ferrand, CRDP d'Auvergne, 1997, p. 155-164.

la fin du Moyen Âge, avec une Europe du Nord où le mariage s'appuie sur la coutume et une Europe du Sud (en particulier l'Italie) où prédomine le droit latin. La plupart des chercheurs font ainsi des villes italiennes des paradigmes de l'organisation patriarcale dans lesquels les familles constituent une étroite unité dominée par le tout-puissant *pater familias* et où les clans familiaux ont une structure très hiérarchisée. En Europe du Nord-Ouest, la structure en clans est beaucoup moins visible, et l'est d'autant moins que l'on se trouve en bas de l'échelle sociale. Par ailleurs, la taille moyenne d'une maisonnée italienne est plus grande, la différence d'âge entre le mari et sa femme y est plus importante et l'endogamie y est également plus forte. Globalement, la position des femmes dans le couple semble plus égalitaire en Europe du Nord où les épouses ont en particulier des droits plus importants en ce qui concerne les successions : sauf dans le droit féodal, les possessions familiales peuvent y être transmises de père en fils mais aussi de mère en fils ou en fille et de père en fille. Cela explique que les parents du côté maternel ont autant d'importance que ceux du côté paternel, et que l'emprise d'un clan familial particulier y est sans doute moins forte<sup>22</sup>.

La littérature épique témoigne de la domination par le lignage à laquelle les femmes sont soumises. Les figures féminines épiques n'apparaissent ainsi généralement, selon la formule de Micheline de Combarieu du Grès, que « par référence à des personnages masculins »<sup>23</sup> : les femmes ne sont pas des personnages autonomes car leur statut est intenable dès lors qu'elles ne sont pas mariées. Les œuvres donnent ainsi un aperçu des motivations qui présidaient à la conclusion des mariages

---

<sup>22</sup> Cf. Myriam CARLIER, « The Household : an Introduction », in Myriam CARLIER, Tim SOENS (dir.), *The Household in Late Medieval Cities, Italy and Northwestern Europe Compared*, Louvain Apeldoorn, Garant, 2001, p. 1-11.

<sup>23</sup> Micheline de COMBARIEU DU GRES, *L'Idéal humain et l'expérience morale chez les héros des chansons de geste*, 2<sup>ème</sup> partie, chap. 2 « Les sentiment de l'amour et la vie du couple », p. 351 *sqq.*

dans la classe aristocratique et confirment que les intérêts féodaux prédominent, loin devant l'amour qui joue un rôle bien secondaire. Les chansons de geste offrent ainsi plusieurs exemples de femmes récemment veuves, obligées de se remarier contre leur gré afin de donner à leur fief un maître ou de sceller des alliances entre deux clans, à l'instar d'Aalais ou de Béatrice dans *Raoul de Cambrai* <sup>24</sup>. Les unions font l'objet de tractations entre hommes de différents lignages, sans que l'inclination des futurs époux ne soit prise en compte. Certains auteurs essaient parfois de faire coïncider intérêts patrimoniaux et amour, en précisant que les jeunes gens étaient justement épris l'un de l'autre <sup>25</sup>, mais ce souci cache mal la place subsidiaire accordée aux sentiments. Le mariage apparaît ici de façon assez réaliste dans sa fonction structurante, en tant qu'élément de l'ordre social et féodal étroitement lié à la problématique de la vassalité et de la transmission des fiefs.

Le mariage peut toutefois être l'occasion pour les nouveaux époux de sortir du foyer de leurs parents et de s'établir de façon indépendante grâce aux biens amenés par l'un et l'autre (en particulier le trousseau et la dot). Mais cela n'est le plus souvent possible qu'avec l'accord du groupe familial, ce qui laisse généralement ceux qui se sont mariés à l'encontre des vœux de leur famille dans un état de grande fragilité économique. Les romans dits « idylliques », mettant en scène des protagonistes qui cherchent à imposer à leurs familles une union fondée sur les sentiments et non sur les intérêts lignagers, présentent une version heureuse de ces situations : les jeunes gens amoureux arrivent finalement à faire accepter leur choix à leurs

---

<sup>24</sup> Aalais, la mère de Raoul, défie l'autorité du roi en refusant le nouveau mari que ce dernier veut lui donner. Elle arrive à éviter le mariage, mais le fief de son époux défunt lui est confisqué au profit du prétendant refusé. Elle n'aura de cesse de se battre pour que son fils récupère cet héritage. Quant à Béatrice, après la mort présumée de son mari Bernier, elle ne peut échapper au remariage forcé imposé par le roi, malgré sa colère.

<sup>25</sup> C'est le cas dans *Garin le Lorrain* : le roi souhaite faire épouser ses nièces à Garin et Bégon afin d'attirer les deux frères dans son camp. Or, le narrateur précise que les jeunes filles sont justement éprises depuis longtemps des deux garçons.

parents et concilient amour et réussite sociale. La fiction se situe dans ce cas dans un rapport d'inversion avec la réalité. De plus, le mariage n'est pas toujours synonyme de prise d'autonomie : les lettres de rémission et les autres sources de la pratique révèlent des cas finalement assez fréquents où, faute de moyens, les nouveaux époux sont obligés de vivre en communauté avec les parents de l'un ou de l'autre. Si les exemples les plus répandus concernent l'installation de la femme dans la famille de son mari et confirment que le mariage est souvent une rupture plus grande pour l'épouse que pour l'homme, l'inverse se produit également, et est appelé mariage "en gendre".

Cependant, malgré l'importance des cercles parentaux larges, le couple conjugal constitue tout au long du Moyen Âge (et dès la fin de l'Antiquité) la « structure portante du groupe familial », comme l'a montré Pierre Toubert<sup>26</sup>. De nombreux travaux s'intéressent à la cohésion et à la coopération économique des couples. Cette dernière se manifeste aussi bien dans la gestion des biens, comme le montrent les actes notariés où les deux époux apparaissent souvent pour régler les transactions concernant leur patrimoine, que dans le travail quotidien, en particulier dans le monde rural et chez les artisans, où l'activité féminine, informelle et non rémunérée, constitue un pan indispensable, quoiqu'encore mal évalué, de l'activité professionnelle du mari<sup>27</sup>. Ainsi, la thématique "maris et femmes" peut être insérée dans le gigantesque champ des *gender studies*, et se situe en particulier au cœur des problématiques liées au travail féminin et à l'indépendance juridique des femmes en fonction de leur statut marital.

---

<sup>26</sup> Pierre TOUBERT, « Le moment carolingien (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », in André BURGUIERE, Christiane KLAPISCH-ZUBER, Martine SEGALIN, Françoise ZONABEND (dir.), *Histoire de la famille*, t. 1 *Mondes lointains, Mondes anciens*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 351.

<sup>27</sup> Cf. Alessandro STELLA (dir.), « Les dépendances au travail », *Médiévales*, n°30 (printemps 1996), et en particulier dans ce numéro, l'article de Antoni FURIO, « Entre la complémentarité et la dépendance : rôle économique et travail des femmes et des enfants dans le monde rural valencien au bas Moyen Âge », p. 23-34.



### **Les dysfonctionnements conjugaux**

Au-delà des motifs économiques et lignagers présidant à la contraction de l'union, les relations à l'intérieur du couple ont également intéressé les historiens. Les dysfonctionnements matrimoniaux font ainsi l'objet de nombreuses études, attestant que le déroulement effectif de la vie conjugale n'était pas toujours celui prôné par les théologiens. Ces travaux s'appuient le plus souvent sur les sources judiciaires qui se multiplient dans les deux derniers siècles du Moyen Âge. Toutes soulignent la réalité et le nombre des crises au sein de certains couples, qu'il s'agisse de classiques adultères, de coups et blessures ou même de meurtres.

Les violences conjugales sont le plus souvent le fait de l'époux, même si l'on recense partout des cas de femmes rouant leur mari de coups (au point, par exemple, de lui briser le nez) ou, plus gravement, l'émasculant. À la fin du Moyen Âge, il est généralement admis que l'homme puisse battre sa femme quand celle-ci fait preuve d'un comportement déraisonnable. Les autorités cherchent toutefois à contrôler ces usages de la force masculine et à en limiter les excès, en particulier quand la femme est enceinte et que les coups mettent en péril la survie de l'enfant, quand les coups sont portés avec une arme, ou quand leur force et leur fréquence mettent en danger la vie de l'épouse. La violence féminine, beaucoup plus rare, est, elle, systématiquement dénoncée comme monstrueuse, et gravement réprimandée. Dans les cas les plus graves, les époux peuvent obtenir une séparation de corps, accordée par les officialités, qui leur permet de ne plus vivre sous le même toit sans pour autant rompre le sacrement et l'indissolubilité de l'union. Cette solution, rarement appliquée et le plus souvent réservée à l'élite sociale, permet en particulier de protéger l'épouse de la violence de son mari, de ses tentatives d'aliéner son bien ou encore de lui faire vendre son corps. Les divorces, qui rompent définitivement l'union et permettent donc d'en contracter une autre, sont

encore plus rares et ne concernent que des cas de nullité précisément codifiés et justifiés par l'impuissance, la consanguinité ou encore l'absence de consentement.

L'adultère est sûrement le problème conjugal dont la littérature a tiré le plus grand profit. Sur ce sujet, il existe une véritable dichotomie entre le discours ecclésiastique, qui rejette violemment ce comportement, et les œuvres littéraires, qui y trouvent un thème propice à fiction. La fréquence de ce thème s'explique par des raisons d'ordre narratif (il semble en effet plus apte à générer le récit que la description d'un quotidien paisible) mais témoigne aussi de la réalité de son existence dans la société. Les traces judiciaires soulignent d'ailleurs l'inventivité d'amants des deux sexes qui n'hésitent pas à se travestir, à revêtir l'habit religieux et à solliciter les solidarités de voisinage pour abriter et dissimuler leurs ébats<sup>28</sup>, autant de ruses qui forment le ressort dramatique de bien des fabliaux. L'intrigue de ces récits réside généralement dans la duplicité féminine. Les épouses y rivalisent d'habileté pour ridiculiser des maris bernés et cocus<sup>29</sup>. La représentation du couple donnée dans ce genre semble découler de plusieurs influences. Tout d'abord, les textes amènent le public à rire, même si c'est d'un rire jaune, de situations effectivement répandues. Comme l'analyse Jean Dufournet, dans un système matrimonial qui postule la prédominance du mari et la « non-réalisation de soi » de la femme, destinée à s'effacer pour se dévouer au bien-être de son conjoint, l'adultère peut être un biais trouvé par l'épouse pour reconquérir un pouvoir qu'on lui

---

<sup>28</sup> Nicole GONTHIER, « Les rapports du couple d'après les documents judiciaires à la fin du Moyen Âge », art. cit., p. 155-164.

<sup>29</sup> Certains fabliaux présentent cependant des couples heureux, comme par exemple *Le Prêtre teint*. Dans cette œuvre, mari et femme unissent leurs efforts pour se venger d'un religieux trop empressé auprès de l'épouse. Il semble alors que la satire anticléricale l'emporte sur celle des relations conjugales.

dénie<sup>30</sup>. Mais les œuvres sont également influencées par un discours misogyne d'origine cléricale : la pornographie des fabliaux permet d'illustrer de façon outrée les dangers de la sensualité féminine dénoncée par les religieux<sup>31</sup>. En outre, ces récits mettent au jour le lien existant entre cette misogynie et une angoisse masculine face au désir féminin. La sexualité féminine apparaît explicitement dans ces œuvres comme une force dévastatrice, capable d'anéantir le mari physiquement s'il tente de contenter l'appétit insatiable de sa femme, ou socialement en le ridiculisant et en lui déniait son autorité maritale par le biais de l'adultère<sup>32</sup>.

Bien qu'exprimant des préoccupations réelles, les fabliaux font de l'adultère un motif comique, et l'on ne peut prêter à la représentation qui en est faite un caractère réaliste. Les romans peuvent en revanche proposer un témoignage plus proche de la vérité historique : l'adultère est susceptible d'y donner lieu à des épisodes tragiques, témoignant de la violence masculine face au risque de déshonneur entraîné par la conduite féminine. Ainsi l'épisode du flagrant délit dans le *Tristan* de Béroul nous permet-il de suivre la procédure qui était de règle en matière d'adultère féminin : les amants doivent être pris en flagrant délit, ce qui est le cas puisque le sang de Tristan a souillé les draps du lit d'Yseut. Le mari dispose alors du droit de tuer l'épouse, sans même qu'il y ait un jugement : Marc refuse tout procès et fait immédiatement dresser le bûcher pour la reine, qui sera

---

<sup>30</sup> Jean DUFOURNET, « Les Relations de l'homme et de la femme dans les fabliaux : un double discours », in *Femmes Mariages-Lignages (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles). Mélanges offerts à Georges Duby*, Bruxelles, De Boeck Université, 1992, p. 103-123.

<sup>31</sup> Jean DELUMEAU analyse notamment la façon dont la femme devient, dans le discours ecclésiastique, un « agent de Satan » incitant l'homme à pécher, au même titre que le Juif ou les idolâtres. Cf. *La Peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, 2<sup>ème</sup> partie : « La Culture dirigeante et la peur », p. 305 *sqq.*

<sup>32</sup> Ce lien entre la débauche de l'épouse et la peur du mari de perdre sa virilité s'incarne dans le motif de la castration, présent dans certains fabliaux : au risque de castration symbolique effectuée par la femme sur son mari répond la castration réelle de l'amant (surtout s'il est prêtre) ou même, dans *La Dame écouillée*, la fausse castration de la virago elle-même, afin de la « guérir » de sa volonté de domination et de la remettre à sa juste place dans le couple.

finallement délivrée par son ami<sup>33</sup>. Songeons également au motif du cœur mangé, que l'on trouve dans plusieurs lais et romans : le mari jaloux tue son rival et fait ensuite ingérer à sa femme le cœur de ce dernier<sup>34</sup>. La violence de ces épisodes, au-delà de leur intérêt dramatique et esthétique, témoigne des craintes des maris quant à la conservation de leur honneur, déposé dans les mains de leurs épouses. Si le thème de la bâtardise des héritiers n'est que rarement évoqué dans les textes, c'est néanmoins une hantise qui apparaît en filigrane et justifie une condamnation plus forte de l'adultère de la femme que de celui du mari.<sup>35</sup>

De fait, dans les sources historiques, l'adultère du mari apparaît moins souvent et est rarement jugé en tant que tel ; il prend plutôt place dans le cadre d'affaires de viols domestiques, quand la servante abusée par son maître marié ou sa famille portent plainte. En effet, il existe deux définitions juridiques de l'adultère au Moyen Âge : la première, influencée par le droit romain et germanique, ne condamne que l'infidélité féminine. La seconde, reprise par le droit canon, proscriit les manquements à la *fides* des deux époux. Cette distinction a des conséquences pratiques assez lourdes puisque l'adultère ne relève pas partout des mêmes juridictions, donc pas toujours du même droit. Ainsi, en France, on distingue les régions du Nord où l'adultère est de la juridiction des officialités, des cours ecclésiastiques qui observent le droit canon, et celles du Sud où ce sont les

---

<sup>33</sup> BEROUL, *Le Roman de Tristan*, Philippe WALTER (éd.), Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », v. 757-1227.

<sup>34</sup> On trouve par exemple ce motif dans *Le Lai d'Ignaure ou du Prisonnier* de RENAUT DE BEAUJEU (Rita LEJEUNE (éd.), Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique, 1938) ou *Le Livre des amours du Chastellain de Coucy et de la dame de Fayel* (Aymé PETIT et François SUARD (éd.), Presses Universitaires de Lille, 1994).

<sup>35</sup> L'adultère masculin ne fait pas l'objet d'une telle réprobation et est même valorisé lorsqu'il est incarné par des héros arthuriens tels que Gauvain, grand séducteur. Celui-ci croise souvent des pucelles peu farouches, ravies de lui accorder leurs faveurs. Jamais elles ne semblent éprouver le souci de conserver leur virginité pour leur futur époux et sont même fières de porter l'enfant du chevalier. La littérature semble alors prendre le contre-pied du réel plutôt qu'en être le reflet.

cours laïques qui jugent ces questions en appliquant des coutumes locales inspirées du droit romain. Dans ce dernier cas, on constate que c'est principalement l'adultère féminin qui fait l'objet de condamnations, alors que l'adultère masculin est traité de manière beaucoup plus bienveillante, contrairement aux jugements rendus par les cours ecclésiastiques. Le plus souvent, les cas d'infidélité sont punis de manière exemplaire, par des rituels d'humiliation (par exemple des processions où les deux amants sont exposés à la vindicte de leur communauté) ou des sanctions plus lourdes comme la saisie des biens, le tout soulignant l'importance accordée à la préservation des règles matrimoniales<sup>36</sup>.

### **L'amour courtois : en marge du mariage ?**

Tout un pan de la littérature, qui place le thème de l'adultère au cœur de ses préoccupations, semble justement manifester une volonté d'aller contre ces valeurs matrimoniales socialement admises. En se focalisant sur les couples illégitimes, elle prend le contre-pied de la réalité médiévale, dans laquelle seul le mariage permet l'existence du couple.

Le concept de *fin'amor*, théorisé par André le Chapelain dans son ouvrage *De Amore*, ne prend par définition place qu'en dehors du cadre conjugal. L'amour dit courtois implique en effet l'égalité entre homme et femme, le libre choix des deux partenaires, ainsi que l'idée que les faveurs de la dame doivent être chèrement gagnées, ce qui l'oppose de fait à la relation conjugale, fondée sur la domination masculine et l'obligation mutuelle<sup>37</sup>. Le culte du désir sur lequel se fonde la *fin'amor* s'accommode

---

<sup>36</sup> Cf. Didier LETT, *Famille et parenté dans l'Occident médiéval, V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 2009, p. 175-176.

<sup>37</sup> « Nous affirmons comme pleinement établi que l'amour ne peut étendre ses droits entre deux époux. Les amants, en effet, s'accordent mutuellement toute chose gratuitement, sans qu'aucune obligation les pousse. Les époux, au contraire, sont tenus par devoir d'obéir réciproquement à leurs volontés et ne peuvent en aucune façon se

difficilement du mariage, qui se trouve alors exclu d'une grande partie des fictions reposant sur l'éthique courtoise<sup>38</sup>. Il faut sans doute voir dans ce rejet l'influence conjuguée d'un discours clérical assez fréquemment anti-matrimonial<sup>39</sup> et des impératifs narratifs : les différentes épreuves affrontées par l'amant pour conquérir l'admiration et le cœur de la dame, constituant la trame d'un roman comme *Le Chevalier de la charrette*, ne pourraient pas prendre place dans les liens du mariage.

Cependant, les travaux de Georges Duby ont montré que l'amour courtois nous parle aussi, en creux, du mariage. Derrière le couple illégitime apparaît en filigrane le couple légitime formé par la dame et son mari. À travers sa femme, c'est en réalité l'amour du seigneur que veulent conquérir les jeunes gens qui font assaut de courtoisie. Selon Georges Duby, les seigneurs auraient utilisé les fictions courtoises à leur profit, afin de canaliser l'ardeur des jeunes chevaliers et de les retenir auprès d'eux, en instaurant une compétition pour obtenir les faveurs, toujours repoussées à plus tard, de la dame du lieu. « L'amour courtois apprenait à servir, et servir était le devoir du bon vassal »<sup>40</sup>. Le mari, presque absent dans la fiction, était ainsi le premier promoteur de ces histoires. Par ailleurs, l'amour courtois conforte paradoxalement la légitimité du lien conjugal.

---

refuser l'un à l'autre ». ANDRÉ LE CHAPELAIN, *Traité de l'amour courtois*, Claude BURIDAN (éd.), Paris, Klincksieck, 1974, p. 112.

<sup>38</sup> Tous les auteurs ne sont cependant pas aussi catégoriques qu'André le Chapelain et la possibilité de concilier le désir amoureux et les liens matrimoniaux apparaît par exemple dans les romans idylliques. Leah OTIS-COUR analyse comment les héros de ces œuvres rejettent toute idée d'adultère et arrivent, une fois mariés, à allier l'amour courtois avec les devoirs conjugaux. Cf. « Mariage d'amour, charité et société dans les "romans de couple" médiévaux », in *Le Moyen Âge*, CXI (2005), p. 275-291.

<sup>39</sup> Les clercs ont en effet tendance à développer un discours anti-matrimonial, fondé sur une misogynie très répandue au Moyen Âge et sur le fait qu'ils n'ont pas pour obligation de perpétuer leur lignage par le mariage. Le lien conjugal apparaît sous leur plume comme une prison. On en voit un exemple dans *Le Jeu de la feuillée* d'Adam de la Halle, dans lequel le personnage développe de façon impitoyable comment, après quelques temps de vie commune, il ne supporte plus sa compagne, auprès de laquelle il se sent piégé. *Le Jeu de la Feuillée*, Jean DUFOURNET (éd.), Paris, GF, 1989, v. 68 sqq.

<sup>40</sup> Georges DUBY, À *Propos de l'Amour que l'on dit courtois*, in *Féodalité*, op. cit., p. 1420.

Les jeux de l'amour qu'il décrit ne sauraient prendre place à l'intérieur de l'honorable institution qu'est le mariage. Selon les théologiens, l'état conjugal vise avant tout à permettre la procréation et à empêcher la concupiscence. Les époux se laissant aller à chercher le plaisir et voyant dans les relations sexuelles autre chose qu'une obligation en vue de la procréation étaient considérés comme adultères<sup>41</sup>. L'amour courtois théorisé par André ne contredit donc pas les discours cléricaux interdisant le plaisir sexuel aux couples mariés : il relègue cette conduite hors de la conjugalité et, partant, confirme l'aspect sérieux et respectable du mariage.

### **La quête du mariage heureux**

Le tableau dressé jusqu'à présent pourrait laisser penser que la littérature médiévale ne s'intéresse qu'aux amours malheureuses ou illégitimes et boude les mariages heureux. Ce n'est pas le cas. Quelques œuvres font même du fonctionnement harmonieux du couple un idéal à atteindre. Elles témoignent à leur manière de l'importance de la question de l'intimité des rapports entre maris et femmes dans les prescriptions de l'Église. On constate que les textes religieux s'efforcent de fixer les rôles des uns et des autres en soulignant la nécessité pour le mari d'entretenir sa femme, mais sans luxe, et de lui enseigner la religion, alors que l'épouse doit aimer son mari, conduire sa maison, élever les jeunes enfants, favoriser la paix dans la maisonnée et, bien sûr, obéir à son mari dans le respect de la loi divine. Les théologiens s'inspirent des pères de l'Église et des écrits de saint Paul pour accorder un rôle pastoral à l'épouse qui doit à la fois préserver la pureté de l'âme de son époux et de ses enfants, et cultiver la *memoria* du lignage, en organisant le souvenir des morts et les prières pour leur salut. La littérature épique s'inspire de ce modèle lorsqu'elle propose

---

<sup>41</sup> Cf. Jacques VOISENET, « Mariage et interdits sexuels au Moyen Âge (V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) », in Danielle BUSCHINGER et Wolfgang SPIEWOK (dir.) *Sex, Love and Marriage in medieval Literature and reality*, Greifswald, Reineke-Verlag, 1996, p. 53-72.

des exemples de héros ayant trouvé une compagne fidèle et attentionnée. L'épouse devient alors précieuse pour son mari, représentant son premier soutien et jouant un rôle de conseil, de réconfort maternel, et parfois même de compagnon d'armes. Songeons à Guibourc, capable d'organiser la défense militaire d'Orange en attendant le retour de Guillaume, consolant son mari découragé par les défaites et l'exhortant au combat quand il semble faiblir<sup>42</sup>. Les chansons de geste montrent que la peinture de l'amour ne s'arrête pas au seuil du mariage et que l'harmonie du couple paraît possible. Toutefois, les époux représentés dans ces textes sont exceptionnels et leur quotidien ne ressemble pas à celui du public médiéval. Ce modèle est-il transposable chez les gens ordinaires ?

Les sources de la pratique, registres judiciaires, actes notariés ou livres de famille, confirment l'existence de couples soudés dont les deux membres n'hésitent pas à se saisir de toutes les occasions pour exprimer leur solidarité. Nombreuses sont ainsi les affaires portées devant les cours de justice où la femme a eu recours à la violence pour défendre l'honneur et surtout les affaires de son mari contre des voisins, des représentants de l'autorité ou des concurrents économiques. On y voit également souvent le mari s'associer à son épouse pour résoudre des litiges hérités de la famille de cette dernière. Cette solidarité économique est renforcée par le fait que, le plus souvent, l'homme choisit son épouse dans son milieu professionnel, parmi les filles et les femmes de ses collègues, et, de manière encore plus fréquente, dans le lieu où il habite ou dans la localité voisine, ce qui favorise le renforcement de ses réseaux. Mais la cohésion de ces couples trouve également souvent sa source dans la profonde affection que les époux se portent l'un à l'autre. Les lettres de rémission évoquent ainsi fréquemment l'existence de sentiments amoureux entre les époux pour

---

<sup>42</sup> *La Chanson de Guillaume*, François SUARD (éd.), Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2008, laisse CI.



expliquer des poussées de violence contre des concurrents ou des raptus consentis et des mariages clandestins<sup>43</sup>. Les livres de raison florentins du XIV<sup>e</sup> siècle et les correspondances entre époux témoignent également de la force de ces sentiments, en particulier quand ils concernent un conjoint décédé trop jeune. Enfin, la fréquence des legs entre époux confirme la cohésion de la plupart des couples, même si certains historiens ont pu parler d'une crise du couple conjugal, à partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, crise qui se manifesterait entre autres par l'image négative véhiculée par certains textes littéraires.

Dans les romans en effet, la félicité conjugale ne paraît pas aisée à atteindre. *Érec et Énide* ou *Yvain* s'interrogent ainsi sur la possibilité d'allier amour et prouesse chevaleresque pour obtenir le bonheur au sein du mariage. L'équilibre n'est pas toujours facile, tant est grand le danger, une fois marié, d'oublier ses devoirs chevaleresques, comme le reproche Gauvain à Yvain<sup>44</sup>. Érec, accusé d'être *recreant*<sup>45</sup>, est l'illustration de ce que le mari risque de devenir s'il se laisse enfermer dans la sphère privée dévolue à la femme. L'homme doit rester tourné vers l'extérieur et les activités masculines, sous peine de perdre son identité. C'est encore une fois le spectre d'une dissolution de la virilité qui réapparaît, dès lors que les valeurs féminines semblent prendre le dessus. Mais l'époux ne doit pas pour autant tomber dans l'excès inverse et oublier son foyer : Yvain

---

<sup>43</sup> Cf. Pierre CHARBONNIER, « Les Noces de sang. Le mariage dans les lettres de rémission du XV<sup>e</sup> siècle », in Josiane TEYSSOT (dir.), *Le Mariage au Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, op. cit., p. 133-154.

<sup>44</sup> « Comment ? Seroiz vos or de chix / [...] Qui pour lor femmes valent mains ? / Honnis soit de Sainte Marie / Qui pour empirier se marie ! » CHRETIEN DE TROYES, *Le Chevalier au Lion*, David F. HULT (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1994, v. 2484-2488.

<sup>45</sup> *Erec et Enide*, Jean-Marie FRITZ (éd.), Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 1992, v. 2462. Le terme pourrait dans ce contexte se traduire par « qui trahit l'idéal chevaleresque ». Érec, tout à son bonheur conjugal, reste auprès de sa femme et délaisse les activités chevaleresques.

commet cette faute et en est lourdement puni par sa femme<sup>46</sup>. Le fonctionnement harmonieux du couple nécessite d'éviter ces deux écueils, en trouvant un juste milieu entre sphère privée et publique. De là peut naître un bonheur conjugal, présenté davantage comme la finalité d'une quête que comme un objet accessible à tous.

Ces œuvres proposent sur les conditions de réussite de la vie conjugale une réflexion fine et sensible, qui vient contrebalancer le discours très normatif des instances ecclésiastiques. Elles confirment la grande complexité de la question "maris et femmes" : au-delà des discours officiels, des lois et des représentations littéraires, il devait exister dans la réalité médiévale une pluralité de situations ne correspondant jamais totalement à aucun de ces modèles, mais s'en inspirant à des degrés variés.

Les études historiques et littéraires récentes portant sur le couple "maris et femmes" dans les sociétés médiévales ont donc montré la pertinence de cet objet d'étude pour la compréhension du fonctionnement social global. Elles ont pour la plupart démenti l'idée durkheimienne selon laquelle il ne s'appliquait que mal aux sociétés anciennes qui auraient été caractérisées par la prégnance de groupes familiaux élargis. Au contraire, il semble aujourd'hui que les travaux portant sur ces deux structures sociales s'enrichissent mutuellement et éclairent l'une par l'autre. Dans le champ historique toutefois, une dissymétrie forte apparaît sur ce thème entre les études portant sur le Haut Moyen Âge, qui placent la question au centre de leur analyse, et celles concernant la période débutant au XII<sup>e</sup> siècle, dans lesquelles ce thème apparaît de manière moins centrale, plus marginale. Cette dissymétrie, qui semble davantage liée à des différences de méthodes et de points de vue qu'à une opposition dans les faits, renforce par ailleurs

---

<sup>46</sup> Yvain, reparti chercher l'aventure après son mariage, a promis à sa femme de revenir avant qu'une année ne se soit écoulée. Il oublie sa promesse, et son épouse lui fait savoir qu'elle ne veut plus jamais le revoir.

l'impression de complexité laissée par les travaux des historiens sur cette question et souligne la diversité des réalités matrimoniales selon les lieux et les époques. Même si quelques conclusions et tendances générales peuvent être dégagées sur toute la période, en particulier sur le phénomène de normalisation et de christianisation du mariage, sur le renforcement de la patrilinéarité, sur la permanence de la cellule conjugale étroite face au groupe familial large, et enfin sur l'accroissement des contraintes exercées sur les femmes, la multiplicité des situations en fonction des époques, des territoires et des statuts sociaux ne peut que nous encourager à approfondir notre analyse sur ce thème.

La littérature offre elle aussi des représentations variées et parfois contradictoires des figures d'époux, à l'instar de la société dont elle exprime l'imaginaire. Les motivations des auteurs sont diverses et induisent des représentations plurielles, oscillant entre volonté de refléter une situation historique réelle (elle-même disparate) et tendance à traduire la conception cléricale du couple, entre visée satirique et évocation d'un idéal. Reste cependant un point commun à presque toutes ces images : ce sont des visions masculines. Quel que soit le degré de déformation imprimé à la réalité, elles expriment des conceptions, des fantasmes ou des craintes mâles. La femme reste, et pour longtemps encore, objet du discours sur le couple, sans pouvoir accéder à la parole qui fonde le texte.